Coquet
8213
Case FRC 11166

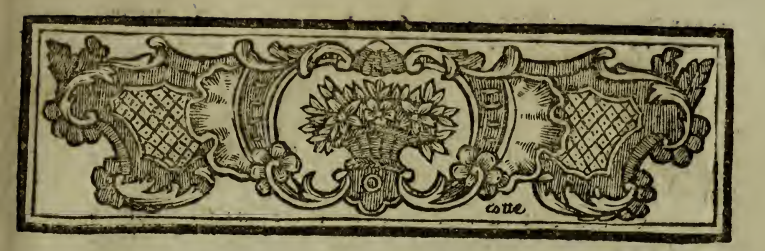
MANDEMENT

DE MONSEIGNEUR

L'ABBÉ DE VAL-JOYEUX,

Sur l'abjection présente de l'état religieux.


CHICAGO



MANDEMENT
DE MONSEIGNEUR
L'ABBÉ DE VAL-JOYEUX,

Sur l'abjection préſente de l'état religieux.

FRERE Amable Coquet de la Minaudière, par la grace de Dieu & l'autorité du Saint-Siège apoſtolique, notre ſeul légitime ſeigneur, abbé de Val-Joyeux, conſeiller du Roi en tous ſes conſeils, préſident des états de la province de Monaco-Manie, &c. à tous nos ſujets de l'un & de l'autre ſexe, ſalut & bénédiction abbatiale.

La prédiction de l'apôtre s'accomplit donc enfin en nous, nos très-chers frères & fidèles ſujets : *Nous ſommes devenus comme l's ordures du monde ; on nous regarde comme les balayures qui ſont rejettées de tous.* Les pauvres ſerviteurs de Jeſus-Chriſt tremblans & ſéchant de frayeur à la vue des événemens

désastreux qui se préparent pour l'état monastique, seront bientôt obligés d'implorer avec leur humilité si connue la pitié de la nation, pour détourner, s'il est possible, le cruel orage dont ils sont menacés.

Comment la fille de Sion a-t-elle donc perdu son éclat ? Autrefois il nous suffisoit d'ouvrir la bouche, & tout le monde étoit à nos pieds. On nous combloit de biens à l'envi. On troubloit souvent le repos de notre solitude pour nous les offrir. On n'avoit de respect que pour notre austérité, de confiance qu'en nos prières. Ecclésiastiques & laïcs, les prélats eux-mêmes, les souverains comme leurs sujets, tout nous rendoit hommage. Le ciel se déclaroit en notre faveur par de fréquens miracles. L'incrédulité de ce siècle orgueilleusement philosophe les a fait cesser. Le bras du très-haut paroît raccourci pour nous protéger. O tems ! ô mœurs ! nous avions tout conquis, nous sommes sur le point de tout perdre.

Déja les tribunaux de la sainte inquisition, la gloire de l'état religieux, le fruit du zèle de nos prédécesseurs, le soutien visible de la foi dans les pays qui ont eu la sagesse de s'y soumettre, essuient de toute part des atteintes sacrilèges. Ses bûchers ne consument plus de ces holocaustes si agréables au Ciel. Hélas ! la terreur de l'hérésie est devenue le jouet de la philosophie.

Une sainte industrie nous avoit fait acquérir des biens si indignement profanés par le monde, en n'en prêchant que le mé-

pris ; nous en avions fait un trophée à la religion, nous nous étions enrichis des dépouilles de l'Egypte, en les plaçant sous la sauve-garde du sanctuaire, nous les avions mis à l'abri de la rapacité du fisc ; nous forcions le peuple à la pauvreté évangélique par le sacrifice d'une partie de son nécessaire ; nous avions humilié la vanité en faisant investir Saint Benoit, Saint Bernard, Saint Norbert, Saint Bruno des Fiefs, l'orgeuil & la damnation des nobles ; leurs vassaux étoient devenus les serfs de nos monastères, & les Seigneurs n'étoient plus que nos tributaires ; trop heureux, quand au dernier moment nous leur permettions de racheter une vie d'iniquités & de scandale, en mourant dans notre saint habit.

Les églises nous étoient assujetties. Leur biens étoient entièrement les nôtres, comme ils le sont encore en grande partie. Le cloître seul leur donnoit des Pasteurs. Nous dominions sur tous les diocèses, toutes les paroisses. Dans l'Orient comme dans l'Occident nous inspirions une terreur salutaire ; notre crédit influoit sur les plus grands événemens. Nous étions les conseils des Empereurs & des Rois, les arbitres de leurs différens ; nous avions tout plié sous le joug de l'obéissance. Aujourd'hui il ne nous reste plus que beaucoup de biens & quelques vains titres.

Nation si long-tems & si saintement aveugle, qui t'a donc ouvert les yeux sur lesquels nous avions mis sagement le bandeau

de la foi ? Eſt-ce ainſi que pour devenir plus riche, plus floriſſante en cette vie, tu vas perdre les biens de la grace, les fruits de nos auſtérités & de nos prières » ?

Qu'eſt-il beſoin d'aſſembler les états-généraux pour conſacrer par un concert unanime une révolte impie & ſacrilège, pour attaquer la plus ſalutaire des inſtitutions ! On veut donc détruire l'évangile, puiſqu'on tente d'en proſcrire l'exemple vivant & la perfection ! ah ! Sodome va périr, puiſqu'elle eſt prête à vomir de ſon ſein le petit nombre de juſtes qui lui reſtoit, pour s'oppoſer à la vengeance céleſte.

Nous nous ſommes propoſés, nos très-chers frères, de réfuter une multitude de reproches mal fondés dont l'iniquité du ſiècle prétend nous accabler. Par une inconſéquence inexcuſable, on nous attaque dans un tems où tout le monde, ſans exception, a beſoin d'indulgence.

Les laïcs auxquels il eſt défendu de porter un œil curieux dans le ſanctuaire, abuſent de l'accès que notre charité leur a donné dans nos retraites, pour nous accuſer d'avoir ſecoué le joug de l'auſtérité. Entre tant de milliers de monaſtères qui font l'édification & le ſalut du Royaume, ils n'en comptent qu'un très-petit nombre qui ait conſervé la regularité primitive.

Cette inculpation eſt en même-tems le fruit de la malignité & d'une noire ingratitude. Enfans des hommes ! eſt-ce ainſi que vous vous jouez de la juſtice pour nous

juger ! Et vous ne nous tenez pas compte du ſacrifice que nous avons été forcés de faire à votre foibleſſe ! Le ſpectacle d'une vertu rigide étoit devenu trop accablant pour des chrétiens dégénérés. Il auroit fait votre déſeſpoir. Pour vous ſauver, nous nous ſommes rapprochés de vous. Tout change : nous avons cru devoir obéir à la loi générale. Nous aurions continué à pure perte de pratiquer des obſervances rigoureuſes, fatigantes pour la nature, quand perſonne ne vouloit plus nous imiter. Il étoit juſte de briſer la glace, dès-lors que l'on ne jettoit plus ſur le miroir que des regards inutiles. Cependant toujours jaloux de vous édifier, nous avons ſubſtitué à l'ancienne ſévérité des vertus ſociales, plus douces, plus aimables, plus analogues à votre maniere de vivre. Mais en vous cédant ces dehors, la vertu chez nous eſt toujours là même, & quand vous ne voyez plus dans les cloîtres que des hommes comme vous en apparence, c'eſt toujours là que le ciel découvre l'homme intérieur.

Nous avons conſervé nos trois vœux, le cœur les remplit. Nous portons toujours le même habit à quelques adouciſſemens près. Ils étoient néceſſaires pour ne pas effaroucher votre fauſſe délicateſſe. Ce ſaint habit vous rappelle ce que nous étions dans l'origine. Il eſt un ſermon continuel pour vous. Ah ! vous rougiriez de le porter, & vous ne nous ſavez pas gré de cette humi-

liation dans un ſiècle de faſte & de perſifflage !

Pour vous N. T. C. F. vous mépriſez les jugemens d'un monde qui eſt déja jugé. C'eſt à tort qu'il nous fait un crime de prétendues infractions à la règle, qui ſont devenues malheureuſement indiſpenſables, & dont, vous le ſavez, nous ne ceſſons de gémir tous les jours. Les inſenſés blâment le train de vos chefs. Ils ne reconnoiſſent pas ce que nous devons à la dignité de nos places. En poſſeſſion depuis des ſiècles de tous les ornemens pontificaux, nous ſommes les émules des évêques, & prélats comme eux. Nous ſommes les ſeuls évêques de nos monaſtères. La portion la plus précieuſe du troupeau de Jeſus-Chriſt eſt confiée à notre ſollicitude ; à cet égard nous pourions dire que nous le ſommes encore plus qu'eux. Il eſt donc juſte que nous partagions leur gloire extérieure. Autrement qui reſpecteroit les chefs de l'état religieux ? On a tort de nous oppoſer l'autorité de Saint Bernard. Il attiroit le reſpect par ſes miracles ; & nous n'en faiſons plus.

Pourquoi nous objecter le défaut de naiſſance ? le cloître eſt tellement au-deſſus, qu'il en répare l'illégitimité. A plus forte raiſon doit-il faire oublier la plus baſſe origine. Au contraire, c'eſt ici qu'on doit admirer le doigt de Dieu. Celui qui auroit fait des ſouliers, comme ſon père, porte la mitre avec dignité. Celui dont le monde

auroit fait un laquais, a des armoiries sur son carosse. C'est un trésor caché que le monde ne connoissoit pas. Voilà, N. T. C. F. comme le ciel confond la sagesse de l'homme ! voilà comme il récompense l'humilité religieuse. L'apôtre n'a-t-il pas dit que ce qui est petit devant Dieu, est plus grand que toute la grandeur humaine ?

Mais la modestie ne perd rien de ses droits. Nous souffrons douloureusement d'être forcés à sacrifier nos saints exercices pour la sollicitation des affaires, la simplicité monacale pour la représentation seigneuriale, & la solitude du cloître pour de fréquens voyages dans la capitale.

C'est par votre faute, N. T. C. F. que nous sommes aussi cruellement contrariés. Nous conservons les plus saints pour vaquer à la méditation : nous élevons aux dignités ceux que nous jugeons les plus habiles pour traiter les affaires temporelles. Ainsi appelés à un gouvernement qui exige toute notre application, nous ne pouvons plus être vos guides dans la vie spirituelle ; nous sommes toujours vos maîtres & vos protecteurs.

Cependant notre autorité, quoique purement paternelle, excite quelquefois vos plaintes, & vous ne craignez pas vous-mêmes de compromettre l'état religieux, dont la principale sûreté est la discrétion de ses membres.

Un abbé pour vous former à la plus parfaite obéissance, corrige, perfectionne la

règle qui étoit trop favorable à votre amour propre. Il s'arroge avec justice le droit de disposer de toutes les places, & vous en murmurez. N'êtes-vous donc pas les esclaves de Jesus-Christ dont nous tenons la place? en rappottant toute l'autorité au seul chef, nous prévenons les divisions, nous influons davantage sur la discipline de chaque maison, nous vous communiquons plus immédiatement l'esprit que nous avons reçu, nous obligeons tout sujet à la subordination par l'espoir de la récompense qui est dans nos mains seules, & sur-tout nous nous conservons la facilité de disposer plus avantageusement de vos revenus pour des usages réservés à notre prudence. C'est par l'extinction entière de vos volontés confondues dans la nôtre que vous êtes de parfaits religieux. Le gouvernement fraternel fait place à la théocratie.

O hommes de peu de foi, qui ne voyez pas que les chapitres & les définitoires ne sont que pour la forme, & que dans le fait vous n'avez, & ne devez avoir qu'un maître! La place de celui qui oseroit contredire notre volonté est dans notre dépendance. Nous régnons seuls. Dans une famille, il n'y a qu'un père, dans une monarchie qu'un souverain. Ce ne sont là que des images imparfaites de l'état religieux. Tout l'ordre entier doit être un bâton dans la main de son chef. Cependant nous portons la condescendance jusqu'à vous donner quelquefois des supérieurs aussi imparfaits

que vous, afin de ménager votre foibleſſe. Leur fragilité devroit faire votre conſolation, & vous oſez en murmurer !

D'autres ſe plaignent des lettres de cachet que nous obtenons du prince pour punir ceux qui s'oppoſent à notre volonté. Cette punition, ſi elle n'étoit pas légitime, ne ſeroit pas auſſi commune. La facilité avec laquelle le gouvernement s'y prête, la juſtifie. N'avons nous pas perdu le plus beau de nos droits, depuis que nous ſommes privés du privilège de mettre *in pace* tout moine réfractaire ! vous êtes morts au monde ; il n'a plus rien à connoître de ce qui vous eſt perſonnel. Les formes judiciaires ſont pour les citoyens. Votre ſûreté eſt confiée à notre prudence. S'il vous reſtoit quelque droit, votre ſacrifice ne ſeroit pas entier. La victime doit mourir ſans crier, ou bien elle n'a point de mérite.

Soumettez-vous donc ſans réſerve à une autorité qui vient de Dieu, & à laquelle vous vous êtes abandonnés dès votre tendre jeuneſſe. Si par la fragilité de la condition humaine nous nous trompions quelquefois, vous ne pouvez qu'y gagner. Vous avez renoncé à tout ſur la terre. La punition que vous ſouffrirez par une erreur, qui, de notre part, ne ſauroit être qu'involontaire, vous ſera d'un grand prix pour le royaume des cieux.

Mais laiſſons ces plaintes frivoles que le monde n'auroit jamais dû connoître, & continuons de nous occuper de ſes reproches pour en démontrer l'injuſtice.

C'eſt à tort qu'il s'offenſe de l'immenſité

excessive de nos biens. Ils sont le fruit de la piété des fidèles. Ils sont aussi celui des travaux de nos prédécesseurs. Rendez graces, N. T. C. F. à la providence, qui ne vous a appellés à notre saint état que dans les tems heureux où vous pouvez jouir. Nos pères ont travaillé, & nous sommes en possession de leurs travaux.

Cette possession est assez justifiée par le saint usage que nous en faisons. Elle n'est pas contraire au vœu de pauvreté. Elle nous aide plutôt à le remplir. Fidèles à nos engagemens nous demeurons toujours pauvres. La communauté a la propriété de ses biens qu'elle défend contre l'usurpation. Chaque membre n'est qu'usufruitier. Ainsi obéissant au précepte de l'apôtre, nous sommes ici bas, comme n'ayant rien, quoique, dans le fait, nous possédions tout.

C'est à tort que la malignité se récrie contre la facilité de nos prédécesseurs à se fabriquer des titres. C'est leur fait & non le nôtre. Nous ne pouvons que louer une pieuse fraude qui a empêché un grand nombre de laïcs de se perdre. Etoit-ce les tromper que de leur donner en échange des biens terrestres de vastes domaines dans le royaume des cieux (1) !

C'est à tort qu'on se plaint de ce que nous possédons les dîmes. Nous sommes curés primitifs. Est-il un titre plus respectable ! Nous le tenons du souverain pontife,

(1) Lisez S. Bernard à l'article qui traite de la Maison de Montmorency.

le ſeul maître de tous les biens de l'égliſe. Ce qui a été donné une fois aux ſerviteurs de Dieu, ne ſauroit plus paſſer entre les mains des hommes moins parfaits.

Mais nous payons une portion congrue trop modérée aux curés actuels ? Ils ne ſont que nos vicaires. Le ſalaire du ſerviteur dépend de la volonté du maître. Le propriétaire doit être plus riche que le fermier.

La pauvreté dont les curés ſe plaignent mal-à-propos eſt un monument qui dépoſe que de pauvres religieux ont autrefois deſſervi les paroiſſes. Nos vicaires doivent participer à notre pénitence.

Ils ſe plaignent encore que nous entretenons mal leurs égliſes. Nos temples ſont les égliſes mères. Elles doivent donc être mieux ornées que celles de la campagne. Il ne faut pas que le peuple voie de luxe ; il bleſſeroit ſes yeux, même dans le lieu ſaint.

Les curés voudroient auſſi exiger que nous donnaſſions l'aumône à leurs pauvres, parce que nous jouiſſons de leurs dîmes. Nous aſſiſtons ceux & celles qui nous ſervent ou qui nous avoiſinent. Le luxe a fait trop de pauvres dans les villes. Notre charité ne ſauroit s'étendre plus loin. C'eſt à la campagne à nourrir la ville.

Vous voyez, N. T. C. F. combien toutes ces inculpations ſont futiles. En voici encore de plus mépriſables. On ſe récrie contre la grandeur & l'ameublement de nos humbles retraites, contre le ſplendide de nos tables, contre notre fréquentation des laïcs & ſingulièrement des femmes.

Nous uſons des biens que le ciel nous a donnés, avec actions de graces. Nous procurons l'avantage du commerce. Que feroient les marchés des villes, ſi l'on n'y voyoit pas nos dépenſiers ?

Les monaſtères ſont devenus des édifices, les chef-d'œuvres de l'architecture & l'ornement du royaume. C'eſt une gloire pour la maiſon du Seigneur; nous n'y occupons cependant qu'une cellule. Il n'eſt pas défendu d'embellir ſa retraite.

Nous nous répandons dans la ſociété pour l'édifier. Nous recevons les laïcs pour partager nos biens avec eux. C'eſt pour les recevoir que nos tables ſont ſplendides. Auſſi dans les grandes communautés le réfectoire eſt-il borné à un mince ordinaire, tandis que toute la profuſion eſt réſervée pour la table du chef, c'eſt-à-dire des hôtes.

Sans cela que deviendroient tant de pauvres gentils-hommes ? le monde nous taxeroit d'avarice, ſi nous conſumions ſeuls tant de biens.

Pourquoi être jaloux de ce que nous admettons les femmes dans notre ſociété ? en eſt-il une qu'elles n'embelliſſent par l'image de la pudeur, & les graces de la vertu ? Celles qui ſont douées d'une figure agréable peuvent-elles trouver un abri plus sûr contre la contagion du ſiècle ? Nos ſages inſtituteurs avoient coutume d'établir une communauté de femmes auprès d'une communauté d'hommes, pour l'édification & les ſervices mutuels.

Nous ne dédaignons pas même la femme qui

a fait naufrage dans la vertu. Au contraire, elle mérite la préférence. Quand elle auroit quitté ſon époux, afin de ſuivre un adultère au bout du monde, (1) l'abbé, c'eſt-à-dire le père & le guide des pécheurs, doit s'empreſſer de l'attirer, ſur-tout ſi les charmes de ſa figure font encore appréhender pour elle de nouveaux naufrages.

Dût un monde méchant s'en ſcandaliſer, nous la recevrons; où peut-elle mieux ſe reconnoître que dans nos maiſons, l'aſyle du repentir.

Qu'elle y conſerve tout ce qui peut relever ſon éclat; nous ne l'effrayons pas, en commençant par en exiger de trop grands ſacrifices. Elle en ornera ſa vertu naiſſante, après en avoir paré le crime.

Qu'elle trouve même chez nous les arts agréables & des amuſemens innocens. Nous lui prouvons par cette indulgence, qu'il eſt des plaiſirs ſans remords pour qui rentre dans la voie de la ſageſſe. Une extrême ſévérité révolte la foibleſſe. Il faut pluſieurs mois pour les converſions. On ne bruſque pas le vice. Une adroite politique lui préſente un appas plus flatteur. Elle ſait le manier avec tact de délicateſſe, qu'il change ſans preſque s'en appercevoir.

Non, la ſociété d'un ſexe porté naturellement à la tendre piété ne nous eſt pas interdite. L'évangile nous a aſſuré que nous trouverions dans le cloître le centuple des

(1) Ce mot, dans ſa ſignification littérale, veut dire *père*.

biens temporels que nous aurions quittés, avec des pères; des mères, des frères & des ſœurs. Il a prédit que tant de bonheur nous attireroit des perſécutions.

Que ſi la malignité ſe permettoit d'attaquer nos mœurs, nous ſouffrirons la détraction dans le ſilence. Humilions-nous devant Dieu, & reprenons haleine.

Des moines, dit-on, ne ſe font pas ſcrupule de porter une queue ~~comme les~~ laïcs. Plus la choſe eſt extraordinaire, moins on doit la juger légèrement. En voulant participer aux amuſemens innocens de la ſociété, ils ne veulent pas compromettre la ſainte ſévérité de notre habit. Quoi de plus prudent ! & on oſe les blâmer.

Nous ne ſommes pas moins excuſables quand nous nous permettons une parure qu'exige la délicateſſe actuelle. Le ſage n'eſt jamais le dernier à ſe conformer aux modes reçues ; & qui doit être plus ſage que nous ?

Des eſprits foibles ſe ſcandaliſent de nos diviſions. Si la vie de l'homme eſt un combat continuel ſur la terre, à combien plus forte raiſon doit-il s'attendre à des diſſenſions quand il vit en communauté ?

Que ſi le plus grand nombre d'entre vous demande hautement d'être ſéculariſé, nous n'attribuons ce deſir qu'à la perſécution que vous eſſuyez de la part des gens du monde. Autrement il ſeroit impardonnable. Vous êtes liés à vos ſupérieurs pour la vie. Vous êtes notre conſolation, notre gloire,

notre couronne. L'homme ne fauroit féparer ce que Dieu à uni.

Il eft vrai que le nombre des novices diminue fenfiblement, parce que l'homme devenu trop charnel ne goûte plus les chofes divines.

Au refte nos communautés, pour être plus petites, n'en font que plus régulieres & plus ferventes. Plus il y a d'hommes réunis enfemble, plus ils fe corrompent.

Autrefois des provinces entières embraffoient la vie religieufe. Le chriftianifme n'étoit pas encore dégénéré. Si l'on jaloufoit moins nos richeffes, fi l'on n'en critiquoit pas l'ufage, fi l'on étoit plus indulgent pour notre conduite, les monaftères fe repeupleroient d'eux-mêmes, mais en feroient-ils plus parfaits ?

Quant aux murmures que nous entendons de tous côtés contre nos colléges; il eft facile de les faire ceffer. Nous avons embraffé la contemplation & non l'étude. Nos prédéceffeurs ont rendu des fervices fignalés aux belles-letrres. Il nous eft inutile aujourd'hui de marcher fur leurs traces. La découverte de l'imprimerie eft un rempart affuré contre le retour de l'ignorance. Les univerfités & les académies peuvent nous fuppléer. Nous renonçons à la fcience qui enfle; nous nous contentons de la charité qui édifie. L'étude donne trop de connoiffances funeftes aux fuccès de la religion. Si nos prédéceffeurs avoient imité notre

modeſtie, on ne diroit pas qu'un moine a inventé la poudre.

Nous ne dirons pas la même choſe des cures que nous poſſédons encore. Un prieur repréſente mieux qu'un curé ſéculier. Celui-ci eſt ſouvent mépriſé à cauſe de ſa pauvreté. Le prieur en impoſe. Que ne revient-on à l'antiquité qui ne choiſiſſoit les paſteurs que parmi les parfaits, c'eſt-à-dire, dans les cloîtres ? On ne verroit plus une bigarrure déſagréable de curés ſéculiers & réguliers. Il n'y auroit plus de diviſion. On ne nous reprocheroit plus que nous peuplons nos monaſtères du rebut des ſéminaires. Ajoutons à cela que nous avons, pour exciter la générofité des fidèles, un talent que n'aura jamais le clergé ſéculier.

Enfin, ce qui choque ſingulièrement la foule de nos ennemis, ce ſont nos exemptions. Cependant elles ſont de droit divin. Le ſouverain pontife n'a fait que les reconnoître. Elles ſont l'apanage de l'état le plus parfait.

Exemption de la juriſdiction épiſcopale. C'eſt au Pape ſeul à nous inſpecter. Nous ſommes ſa milice. C'eſt par nous que ſon règne s'étend ſur toute la terre. Et où le ſaint-ſiège trouveroit-il ailleurs une correſpondance auſſi fidèle & auſſi ſuivie ?

Exemption du tribut. Les biens des ſerviteurs de Dieu ne doivent rien à l'homme. Le reſpect qu'il a pour cet héritage privilégié fait la bénédiction des ſiens. Ce ſeroit une

une profanation que de nous impofer. Et qu'ont de commun de pauvres folitaires avec des charges publiques ? Ils ont renoncé à tout.

Ah ! nous avons perdu dans ce royaume, gâté par la philofophie, le plus beau fleuron de notre couronne. Affranchis de l'autorité civile, par la profeffion religieufe, fujets du Pape feul, on eft venu à bout de nous affujettir à la puiffance féculière. On nous foumet au jugement des laïcs, nous qui jugeons les anges ! Nous n'avons plus pour nous que les ftériles regrets de la cour de Rome, & les faintes Bulles. *Mare magnum, clericis laicos, & in cœna Domini.* Au moins nos oppreffeurs font excommuniés tous les ans à Rome.

Malgré l'effet de ces foudres autrefois fi formidables, l'humble cucule, le vertueux froc & le faint fcapulaire font tombés dans le mépris. Plufieurs ordres fe font déja vus forcés de renoncer à la première pour éviter le ridicule dont nous couvre un peuple frivole. Nous ménageons l'enfance des gens du fiècle.

Bientôt, fi l'on en croit le vœu univerfel de la nation, les fuberbes monumens que nons avons élevés à la gloire de la religion, l'afyle de la pénitence, le fanctuaire de la chafteté feront vendus à Satan ; un patriotifme infenfé fera de ces lieux faints un attelier de travaux. Deviendroient-ils l'établiffement ou la retraite de ces hommes qui fe font une gloire de verfer

leur ſang pour la défenſe de la patrie ; & ces mêmes hommes, ſous prétexte que nous ne ſommes plus utiles à la religion, prétendroient-ils valoir mieux que nous ?

Ce ſiècle impie ne nous tient pas compte de nos vertus qui s'oppoſent comme un mur d'airain au bras vengeur qui le pourſuit. Il nous calomnie en nous taxant d'inutilité.

Déjà une loi tyrannique nous a défendu d'augmenter nos biens, & un peuple ſtupidement obéiſſant ne nous en dédommage point par des ſacrifices ſecrets. Déja on impoſe nos biens, comme ſi les biens profanes n'étoient pas les ſeuls ſoumis au tribut. Déja on s'eſt emparé de la plus grande partie de nos prélatures. Nous ſommes repréſentés par des abbés commendataires qui conſument nos revenus, ſans exercer notre autorité, ſans même porter notre vénérable habit. Déja des commiſſaires royaux préſident à nos chapitres. Déja on nous a enlevé le plus grand nombre de nos cures, & on ne nous en a laiſſé que les revenus ; déja une politique impie a retardé l'âge de la profeſſion religieuſe. Déja on prétend regarder la comtemplation comme inutile, ſans le travail, & l'on ne fait preſque plus de cas de l'office canonial que nous récitons tous les jours. Un œil avide convoite nos richeſſes. Tout menace de les appliquer au paiement des dettes de l'état & au ſoulagement de la nation.

A ces cauſes, N. T. C. F. nous vous

exhortons fortement, & néanmoins vous enjoignons de redoubler votre ferveur pour conjurer l'orage, de lever vos mains innocentes vers le ciel pour appaiſer ſa colère. Les laïcs l'ont provoquée, & c'eſt nous qui en portons le poids accablant.

Nous ordonnons, à cet effet, à tous & un chacun de nos ſujets de l'un & de l'autre ſexe, & même à nos domeſtiques & pourvoyeurs, de réciter une fois par jour, & à genoux, autant toutefois que leurs forces le leur permettront, la prière ſuivante.

» Seigneur, les nations viennent s'emparer de votre héritage. Les impies veulent profaner votre ſaint temple, & faire de Jéruſalem un grenier à pommes. *Poſuerunt Jeruſalem pomorum cuſtodiam.*

» Sortez du fourreau, glaive du tout-puiſſant. Grand Dieu, défendez notre cauſe. Elle eſt la vôtre. Exterminez nos ennemis. Accablez de toutes les malédictions réſervées dans le tréſor de nos vengeances, les philoſophes, les politiques, les prétendus patriotes, enfin tous ceux qui calomnient nos perſonnes, qui critiquent notre inſtitut, & qui convoitent les biens que vous leur avez inſpiré autrefois de nous donner, pour vaquer aux ſaints exercices de la pénitence. Que le dernier moment, où il nous ſera permis de porter les chaînes de la religion, ſoit celui de votre dernier avénement. Ainſi ſoit-il.

Pour donner plus de prix à cette ſainte prière, nous vous enjoignons auſſi un jeûne ſolemnel, pour un ſeul jour, à votre choix & ſelon vos forces.

Et ſera notre préſent mandement imprimé, lu, publié & affiché aux portes de nos monaſtères. Ordonnons de le communiquer aux laïcs pour leur édification. Donné en notre abbaye de Notre-Dame de Val-Joyeux, le premier jour des calendes de février, l'an de grace 1789.

Signé, F. AMABLE COQUET DE LA MINAUDIÈRE, abbé.

Et plus bas, par Monſeigneur,

F. ROMUALD D'ALETÈS, Secrétaire.